

CES FRANÇAIS QUE L'ON ACCUSE DE MAL VOTER

Anne Nivat est reporter de guerre et écrivain. Après avoir été en poste à Moscou puis sillonné la Tchétchénie, la journaliste, qui vit chez l'habitant lors de ses reportages pour être au plus près de son sujet, a plongé au cœur de cinq villes de l'Hexagone et une cité corse: Evreux, Laon, Laval, Montluçon, Lons-le-Saunier et Ajaccio pour décrire *Dans quelle France on vit*, publié en mars dernier.



Lorsque le président français François Hollande a eu ces mots, le 16 novembre 2015, devant les parlementaires en Congrès à Versailles, «*La France est en guerre!*», Anne Nivat s'est sentie heurtée. «*J'ai compris qu'il exprimait l'indicible, une manière de communier face aux attaques. Nombreux furent ceux qui allaient répéter ensuite cette antienne, faute de trouver autre chose à dire.*» Et cette autre chose à dire, Anne Nivat a voulu l'entendre de la bouche de celles et ceux à qui les médias donnent rarement la parole. Des Françaises et des Français, de souche ou issus de différentes migrations qui constituent le peuple de France et que l'on accuse parfois de mal voter.

Cette France, sous «*état d'urgence*» après la série d'attaques terroristes qui l'ont meurtrie, la journaliste, fine connaissance de l'Afghanistan, du Pakistan, de la Syrie, de l'Irak, des ex-républiques soviétiques et de la Russie, l'a arpentée. Elle a partagé des instants de la vie d'hommes et de femmes qui subissent de plein fouet les effets collatéraux de la mondialisation de l'économie: chômage, diminution du pouvoir d'achat, paupérisation, pertes de repaires, insécurité ou questionnement sur une identité ici forte ou là fragile. «*En temps de guerre, l'espérance est la paix. Mais quand la paix règne depuis longtemps, où trouver l'espérance?*», écrit-elle.

Une constante se dégage de cette radiographie d'un pays en crise: les Français souffrent. Des petites gens au PDG du groupe Actual, les interlocuteurs de la reporter acceptent de narrer leurs angoisses face à un avenir qu'ils peinent à imaginer radieux, à la veille d'une élection présidentielle désoyante. La «*Malfrance*» sévit sur le continent comme sur l'île de Beauté, où trois racismes, anti-musulman, anti-corse et anti-français, font craindre le pire. La France a mal à son identité. Une partie de ses citoyens connaissent le déclassement dans le travail, la dépression, l'abandon et pour beaucoup la «*peur de l'autre*». Attisée par un besoin de spiritualité pour les uns, le retour à la religion pour d'autres, le rejet de l'islam chez certains ou une laïcité revendiquée.

Les témoignages sont poignants, éclairants, stupéfiants. Ils révèlent une France appauvrie et nombreux sont ceux qui craignent une guerre civile. «*Aujourd'hui, la société est devenue psychopathe... Plus personne n'a de cadre, ni même d'identité, tout est instable. Plus personne n'evroie du rêve! Mes patients recherchent l'anesthésie*», confie Marilyne. «*Putain, mais envoyez-nous du rêve quoi!*» clame cette infirmière pédopsychiatrice «*qui observe et écoute tout autant les parents de ces gamins livrés à eux-mêmes, qui ont tous assisté à des bagarres familiales (ou les ont subies) et ont souffert de l'alcoolisme de leurs proches*», note Anne Nivat dans cet ouvrage sans fard qui parle aussi d'espoir.

LUISA BALLIN

COMMENT NAGER AVEC LES REQUINS DE LA POLITIQUE

Comme l'a montré le réalisateur italien Nanni Moretti dans son film *Palombella Rossa*, une piscine peut être le lieu d'éclosion de pensées politiques. À la différence de Michele, personnage central du long métrage transalpin sorti en 1989, le narrateur du livre d'Olivier Silberzahn n'est pas joueur de *water-polo* mais grand amateur de natation. Il aime enchaîner les longueurs dans les bassins de la région parisienne et d'ailleurs, tout en méditant sur la dernière élection en date, celle du 7 mai 2017: «*Je nage et je repense à la soirée de dimanche. Cette soirée qui avait fait basculer le pays. Marine Le Pen élue présidente.*» La cheffe du Front national a terrassé Emmanuel Macron: un bouleversement de taille pour le pays.

L'homme semble pourtant s'interdire tout jugement définitif sur cet événement. Contrairement à son ami Christian, avec lequel il nage tous les mercredis et les samedis: «*Il considérait que la gauche avait vendu la France à l'islam et la droite allait la vendre aux riches, seul le FN avait la solution.*» Contrairement aussi à la femme dont il partage la vie: «*Véro avait été de tous les combats, de toutes les batailles: Notre Dame des Landes, No Borders, Flamarville, El Khomri... avec les antijas, les redskins, les zadistes, les Nuit Debout... Elle était remontée comme un ressort, et elle organisait la résistance sur Facebook. Manif à Bastille, désobéissance civile et tout et tout.*»



Ce livre est le «*journal de bord*» d'un homme dont l'évolution personnelle est étroitement liée au contexte politique hexagonal. Précisons qu'Olivier Silberzahn est, comme son personnage, nageur et ingénieur polytechnicien travaillant depuis plus de vingt-cinq ans pour de grandes sociétés informatiques, françaises et internationales. Ce qu'il montre, ce sont les dangers d'un pays gouverné (les législatives vont permettre à la nouvelle présidente de conduire sans entrave sa politique) par un parti appliquant à la lettre son programme de cloisonnement. Cela conduit à des manifestations et à des actes de violence.

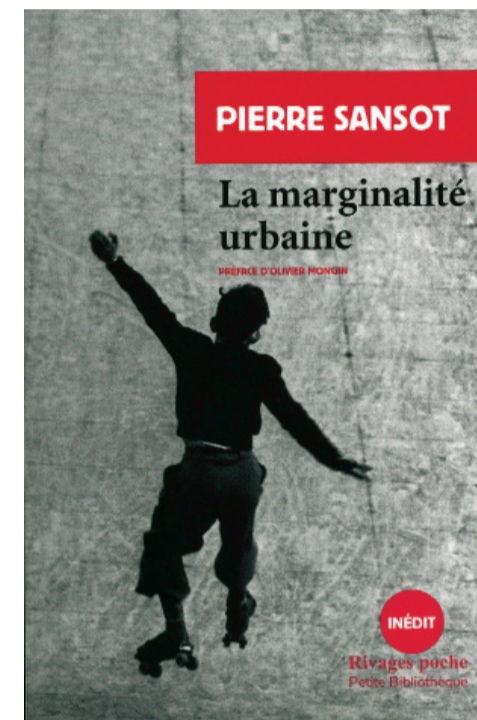
Mais le pouvoir maintient son cap. Il instaure des droits de douane déliants. Les pays visés par cette décision unilatérale répliquent. En proie aux difficultés économiques, les entreprises françaises «*dégraissent*» et le chômage augmente. Le narrateur envisage de partir. Mais pour aller où? Aux États-Unis, dont le président est sur la même longueur d'ondes politique que la nouvelle patronne de l'Élysée? Ailleurs? Difficile, car le changement de contexte international restreint, lui aussi, la liberté de mouvement.

Le monde arabe s'est coalisé contre Paris, Washington et Moscou, les trois alliés occidentaux de la lutte contre l'islamisme radical. Les autorités françaises ont instauré un état de guerre en lieu et place de l'état d'urgence. Plus tard, Paris quitte la zone euro. Le retour à la monnaie nationale n'est pas sans conséquence: «*Ceci avait commencé à générer une hyper-inflation, qui était en train de ruiner épargnants, retraités et allocataires divers, la baguette était à 50 francs français, mais la fierté nationale était sauve.*» Et si seulement la série de catastrophes s'arrêtait là...

WILLIAM IRIGOYEN

QUI SONT LES VRAIS MARGINAUX DANS NOS VILLES?

La marginalité dans le monde moderne est-elle une exception, une banalité ou est-elle en voie de disparition? Dans cette publication posthume de textes inédits de Pierre Sansot, publiée en mars dernier, le philosophe, sociologue et écrivain français, disparu en 2005, repense la modernité et la marginalité à travers une analyse structurée en plusieurs étapes et dresse le portrait des différents marginaux de notre ère. La liste est longue.



La modernité, telle que la perçoit Sansot, a connu plusieurs phases. Elle a d'abord été un mouvement d'effervescence entraîné par l'essor de la technique qui offrait une nouvelle façon de «*percevoir le monde, d'aller aux choses, aux visages, aux pierres*». Voilà «*le monde à travers un pare-brise, à travers un déflecteur*». Voilà le cinéma, «*cette nouvelle éducation sensorielle*». Les citadins entrent dans une danse de mouvances sensationnelles. Ils glissent sur la vague de la modernité grâce au paquebot, à l'automobile, à l'avion ou au wagon-lit qui «*exalte les pouvoirs oniriques du ferroviaire*». Ils jouissent de cette liberté qui transgresse les frontières.

Mais cette époque de la «*fascination de la machine*», de la fuite du temps qui file à toute vitesse déclenche aussi l'apparition de la rationalisation et d'une société «*progressiste*» et «*intrusée*». Un malaise remonte alors à la surface d'un «*monde à l'horizontale*» où les trajectoires deviennent infinies et entremêlées, où le centre et la foule se dissipent. Les trains et les métros font «*vaciller les assises de notre géographie - et les lignes de démarcation du centre et de la périphérie*». L'habitant ressent alors comme un mal de vivre.

Dans une ville où le centre est désormais absent, quelles sont donc les figures de ces marginaux? Il existe par exemple «*l'hyperconformiste*» qui, même lui, ne parvient pas à pleinement s'intégrer dans la société moderne. Car à force de persister dans un comportement stéréotypé trop conforme aux règles, «*il mène une existence vidée de sa substance*». «*Il s'est marginalisé de lui-même.*» Le marginal, selon Sansot, ce n'est donc plus le délinquant qui fonce à l'encontre des normes établies, mais il s'agit de la façon dont chaque individu a de s'isoler dans la société.

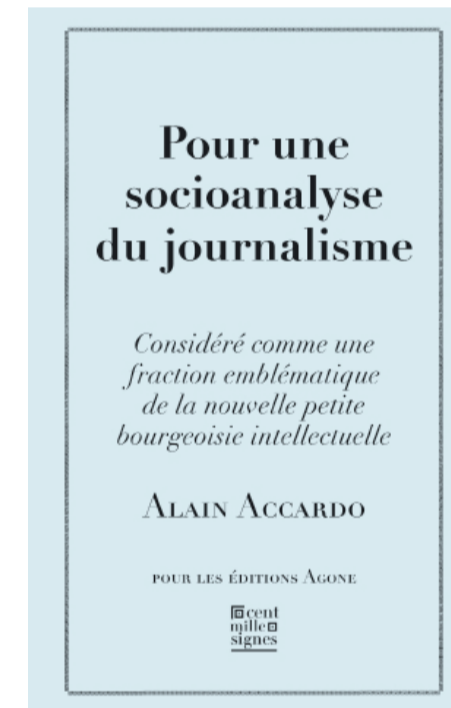
Ainsi, Sansot s'amuse à démasquer ceux qui se mettent à l'ombre d'un univers trop éclairé par l'information, trop cadré par la politique, trop rythmé par la technique. On retrouve alors la figure du chômeur qui a perdu «*le premier de nos statuts modernes, celui du travailleur*» et qui se retrouve à tuer le temps qui ne lui échappe plus. Mais contre toute attente, le riche est aussi un marginal dans le sens où il possède les moyens financiers de «*s'isoler du reste du monde*». Les jeunes sont eux aussi des marginaux: ils errent souvent dans les entrailles ambiguës de la ville à la recherche d'une douce infraction à commettre. Mais il existe aussi l'anxieux, le collectionneur ou le débile léger. Au final, la marginalité existe-t-elle encore? En réalité, la définition de ce terme vacille, car elle «*ne désigne plus une catégorie d'individus anomiques; elle se rapporte à la difficulté commune que nous avons tous à vivre avec et dans cette ville*», explique Sansot. Mais «*dans ces conditions, une marginalité qui ne rencontrerait pas son contraire a-t-elle encore un sens?*», se demande-t-il.

EKATÉRINA SOLDATOVA

CE JOURNALISME AU SERVICE DES «DOMINANTS»

Donald Trump ne devait pas emporter la présidentielle américaine. Une majorité de Britanniques ne devait pas voter en faveur du Brexit. Alain Juppé devait sortir vainqueur des primaires de la droite française... Depuis un an, les médias brillent par leur incapacité à lire le monde tel qu'il est et non tel qu'ils imaginent. Ses figures de proue répondent qu'ils ont eu tort de faire confiance aux instituts de sondage, que ce n'est donc pas complètement leur faute. Et si la presse opérait enfin sa mue? Et si elle commençait à mettre les bonnes lunettes au lieu de chausser systématiquement celles de «*l'économie libérale et de la financiarisation*»?

Dans cet essai, paru en mars dernier, le sociologue français Alain Accardo passe en revue quelques-uns des nombreux travers de notre profession: «*l'inculture branchée et cultotée, bavarde et narcissique*» de ses représentants; la confusion entre le métier de journaliste et «*les activités de la communication*»; la reproduction du discours des «*classes dirigeantes et possédantes*»; la promotion par les membres de la hiérarchie d'individus «*conformes à leur propre modèle, à leurs attentes, ou à leurs injonctions*»; la délivrance de messages qui s'adressent «*aux sens plutôt (...) qu'à la réflexion*»; le culte de la vitesse, ce moyen transformé en fin...



Pages après page, les critiques s'accumulent. On chercherait en vain une quelconque forme de clémence. Pas étonnant quand on connaît la proximité de l'auteur avec Pierre Bourdieu, décédé en 2002, et dont la force des travaux critiques, pas seulement sur le journalisme d'ailleurs, restent, aujourd'hui encore, d'une incroyable pertinence.

Mais ce livre ne présenterait qu'un intérêt très relatif s'il ne se contentait que d'inventorier les maux des médias. D'abord, il réaffirme la nécessité de renforcer la culture générale dans les cursus d'écoles de journalisme. Il préconise de faire fi des «*catégories simplistes et stéréotypées d'un prêt-à-penser dont les rédactions sont devenues l'un des principaux ateliers de confection*». Autrement dit, il appelle à un journalisme critique qui n'a pas pour objectif de lisser ou lustrer les «*aspérités du réel*». Ce qui revient, selon l'auteur, à envisager cette activité de façon politique où il est question, entre autre, de «*lutte des classes*».

On imagine déjà les rires moqueurs de la part de l'oligarchie journalistique. Peut-être. Mais comment ne pas rejoindre l'auteur quand il dénonce «*dans les rédactions de l'ensemble des médias, une méconnaissance profonde du monde populaire, encore perçu pour l'essentiel à travers les clichés réducteurs hérités de la tradition romantique?*»

La faute à qui? Aux structures tout autant qu'aux individus qui font «*librement ce qu'ils sont socialement programmés à faire*». Pour l'auteur, la libération des médias reste à faire. Ou plutôt la révolution. Et de lancer plusieurs chantiers: «*Favoriser le développement d'une presse non lucrative, indépendante et pluraliste; empêcher la concentration des titres et le cumul des fonctions dirigeantes; écarter tout risque de pourrissement par la publicité; écarter toute confusion avec le pouvoir économique ou politique.*» À La Cité, nous avons le sentiment d'avoir déjà entamé les travaux.

WILLIAM IRIGOYEN

«*Pour Alain Accardo, la libération des médias reste à faire. Ou plutôt la révolution. Et de lancer plusieurs chantiers: Favoriser le développement d'une presse non lucrative, indépendante et pluraliste; empêcher la concentration des titres et le cumul des fonctions dirigeantes; écarter tout risque de pourrissement par la publicité; écarter toute confusion avec le pouvoir économique ou politique...*»

POUR UNE SOCIOANALYSE DU JOURNALISME
ALAIN ACCARDO